

Lima.

LIMA L'HORRIBLE

SEBASTIÁN SALAZAR BONDY



ALLIA

Pená horaa

Y.ª del Callao al Sur.



*Lima l'horrible*



SEBASTIÁN SALAZAR BONDY

*Lima l'horrible*

Précédé de *Un mythe, un livre, une caste* par  
MARIO VARGAS LLOSA

Traduit de l'espagnol (Pérou) par  
JEAN-LUC CAMPARIO

Notes et postface de  
INA SALAZAR



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2018

TITRE ORIGINAL

*Lima la horrible*

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 1964 à Mexico aux Ediciones Era.

“Un mythe, un livre et une caste” [“Un libro, un mito, una casta”] de Mario Vargas Llosa a paru dans *Contra viento y marea I (1962-1972)* en 1983, aux éditions Seix Baral à Barcelone. © 1983, Mario Vargas Llosa.

© Aisa/Leemage, pour l’illustration de couverture.

© Sebastián Salazar Bondy Estate.

© Éditions Allia, Paris, 2018, pour la traduction française.

## UN MYTHE, UN LIVRE ET UNE CASTE

SEBASTIÁN Salazar Bondy est l'une de ces rares personnes qui, dans un pays où la littérature est généralement pratiquée sans conviction et sans constance, comme passe-temps dominical, a su être, avant tout, un écrivain. Ailleurs, pour y parvenir, il faut être fidèle à sa vocation et fournir un certain effort ; au Pérou, il convient aussi de faire preuve d'un héroïsme silencieux. Citoyen d'une terre où presque personne ne lit, les pauvres parce qu'ils sont analphabètes, les riches par paresse ou simple stupidité, où la culture, à cause des structures absurdes sur lesquelles repose la vie sociale, est une activité sous tutelle, sporadique et caricaturale, l'écrivain péruvien est un homme sans audience et sans foi. La littérature n'a aucune fonction sociale active car elle est dépourvue de public, de même qu'elle ne représente un moyen de vivre pour personne, elle n'est pas un métier engageant la totalité de l'existence. Ceux qui la choisissent doivent gagner leur pain par d'autres biais, la pratiquer par intermittence, en faire un exercice marginal et presque honteux. Sans éditeurs ni lecteurs, comment ne se laisseraient-ils pas rapidement

gagner par le découragement? Rien d'étonnant à ce que les écrivains péruviens le soient à demi et par périodes, qu'ils s'exilent, se réfugient dans l'alcool, désertent la littérature ou la pervertissent.

Dans ce contexte, c'est tout à l'honneur de Sebastián Salazar Bondy d'être resté fidèle à sa vocation et son œuvre, ne serait-ce que pour cette raison, revêt déjà pour nous un caractère exemplaire. Mais, bien entendu, elle possède d'autres vertus. C'est une œuvre vaste, vu l'âge de son auteur, et multiple, dans laquelle le théâtre occupe la place primordiale, suivi avec le même niveau d'exigence par la poésie, le récit et la chronique. S'il fallait la caractériser d'une formule brève, je dirais que le plus significatif en elle, jusqu'à maintenant, est l'exigence formelle. Baroque voire labyrinthique dans un premier temps, quand il écrivait des farces, simple et précis dans son théâtre et dans sa poésie sociale par la suite, le style de Salazar Bondy est toujours personnel, imperméable au mauvais goût et aux convenances, fluide, forgé à base d'humour et de gravité intelligemment dosés.

Jusqu'alors, son œuvre se caractérisait également par une sorte de continuité et d'équilibre, sans chutes ni envols, comme si, dans sa poésie, son théâtre et ses récits, Salazar Bondy

avait exprimé toutes ses possibilités créatives, manifesté tout son talent. Il semblait que son œuvre n'allait pas dépasser ses limites d'alors et qu'elle suivrait son cours, d'une beauté toujours égale à elle-même, dignement mais sans atteindre à l'exceptionnel.

Il n'en est rien et cela démontre une fois de plus que, dans le domaine de la création, tout est provisoire, rien n'est connu d'avance, qu'un livre peut, brusquement, sauver une œuvre ou la perdre, ou, comme dans ce cas, lui imprimer un autre souffle, élargir ses frontières, lui donner une nouvelle dimension. Salazar Bondy vient de publier un ouvrage qui, par sa matière, son écriture et ses mobiles renouvelle pour nous tous un genre et fait de son auteur un magnifique essayiste.

Il s'agit d'un livre bref, à la langue serrée et à la construction rigoureuse : *Lima l'horrible*. Salazar Bondy a choisi pour titre de son essai cette phrase agressive d'un poète étrange et hors du commun, César Moro, qui vécut et écrivit dans une obscurité délibérée, et dont la vie et l'œuvre furent un plaidoyer sans répit en faveur d'une morale sans concession et d'un art authentique. Et rien ne pouvait mieux convenir que l'évocation préliminaire de César Moro pour ce livre qui dénonce une vaste imposture.

Lima a le privilège, et le déshonneur, de vivre au cœur d'une légende. Elle a donné naissance à un mythe, qui a grandi et dont les racines, telles celles d'une forêt tentaculaire, ont envahi le visible et l'invisible, asservi les corps et les esprits, et engendré, superposée à la Lima réelle, une Lima rapportée qui finit par l'emporter sur la première. Cette entreprise complexe et formidable est ce que Salazar Bondy appelle "la conspiration colonialiste", "le mythe de l'Arcadie coloniale".

Il est toujours difficile de résumer un livre en quelques lignes sans le trahir. Plus encore dans ce cas, car la rigueur de l'argumentation, la qualité de la langue et la précision des exemples font de *Lima l'horrible* une entité d'un seul bloc où tout s'avère nécessaire. Le livre avance simultanément dans deux directions, l'une descriptive, qui expose l'ensemble des projections d'un phénomène, et l'autre critique, qui explique ce phénomène et le juge.

À Lima, le passé est plus réel que le présent. Mais, contrairement à ce qui se passe au Mexique ou en Bolivie, où l'actualité est totalement imprégnée de la période préhispanique, et où l'ancien monde indigène ressuscite à chaque pas avec ses violences et ses énigmes, le passé qui submerge Lima et sur

lequel la ville fonde son orgueil est justement celui dont elle devrait avoir honte : la colonie. Celle-ci “embrasse foyer et école, politique et presse, folklore et littérature, religion et vie mondaine” ; elle constitue non seulement une époque dont on se souvient avec nostalgie, mais aussi un archétype que le présent veut répéter. Les habitudes coloniales gangrènent toutes les manifestations de la vie dans la Lima d’aujourd’hui, elles sont comme des murailles dressées contre le temps. Ainsi, le présent liménien est une perpétuelle négation de lui-même, une laborieuse reproduction tragi-comique d’une époque révolue, et cet *historicide* permanent ne serait peut-être pas autant surprenant si ce passé par lequel le présent renonce à lui-même avait au moins existé. Car c’est là le plus extraordinaire : la fascination conservatrice de Lima se réclame d’une colonie apocryphe et n’est que la seconde partie du phénomène ; la première a consisté à inventer ce passé, en lui attribuant ce que Salazar Bondy nomme des “vertus d’Arcadie”. Le sous-développement offre un excellent bouillon de culture pour les supercherries de ce genre.

Que signifie, en réalité, ce mythe ? Quelle est la raison de son existence obstinée ? Les pages de *Lima l’horrible* traitent magistralement ces

questions. Le mythe de l'Arcadie coloniale a quelques responsables et une poignée de bénéficiaires : c'est le pays tout entier qui en est victime. Salazar Bondy accuse à raison des écrivains comme Palma et Chocano d'avoir contribué à la formation du mythe, en donnant dans leurs œuvres une vision à l'eau de rose, édénique, de l'époque de la vice-royauté. L'auteur des *Traditions péruviennes* et le poète aventurier servirent sans se le proposer les desseins d'une caste. Car, et c'est là l'une des plus grandes réussites de son livre, Salazar Bondy montre que la configuration du présent liménien à partir d'un passé mythique fut probablement, à l'origine, un phénomène psychologique et culturel, mais repose désormais sur un fondement économique et politique.

Originellement, le mythe joua sans doute un rôle compensatoire pour les Liméniens. Humiliés par une armée étrangère victorieuse et qui avait occupé leur ville, démoralisés à l'idée d'un avenir que l'effondrement économique, politique et moral du pays rendait aussi sombre que le présent, les Liméniens cherchèrent refuge et justification dans le passé. L'œuvre de Palma, produit en quelque sorte de cet état d'esprit, a stimulé la rêverie collective, l'a consolidée. Mais depuis, le

temps a passé, la cause a disparu et le mythe reste pourtant debout, plus fort que jamais. Pourquoi? Parce que sous son aile se développe un obscur trafic.

Les bénéficiaires du mythe sont les Grandes Familles (Salazar Bondy désigne par cette formule sarcastique l'oligarchie péruvienne). À cet égard, il convient de rappeler qu'au Pérou, la richesse est actuellement distribuée selon une norme simple, établie à l'époque coloniale. Beaucoup pour quelques-uns et peu pour la grande majorité. Évidemment, cet abîme économique n'apparaît nullement dans les eaux troubles du mythe de l'Arcadie, qui offre de la colonie l'image d'un monde égalitaire où tout un chacun, à partir de sa situation individuelle, jouit "soi-disant [de] l'abondance et [de] la sérénité". Nourrissant le mythe, les Grandes Familles inculquent à leurs victimes le dogme du respect de ce qui est établi et l'horreur du changement. "Les usufuitiers du système, qui sature le présent de passé et annule l'avenir en le retournant, supposent que l'ordre régnera aussi longtemps que l'imposture durera." "Car il ne s'agit pas ici d'un amour désintéressé pour l'histoire, ni d'un manque de perspective quant au progrès humain, ni d'un fol enivrement d'anachronismes, rien de tout cela, mais du maintien,

à l'abri de cette espèce de fétichisme funéraire, du système dans lequel la terre et la vie de celui qui la travaille appartiennent au seigneur et maître des lieux." Par conséquent, l'objectif actuel du mythe est clair : l'immobilisme social, la perpétuation du système qui a créé l'opulence de cette phalange et désormais l'alimente.

Sa capacité à se propager, son aptitude à s'infiltrer secrètement dans divers domaines est l'une des propriétés du mythe de l'Arcadie. Retranché dans les *Traditions* de Palma, dans les poèmes de Chocano, dans les travaux historiques de Riva Agüero, le mythe n'aurait pas capturé les esprits : comme nous l'avons dit, au Pérou on lit à peine. Mais la caste a su le diffuser à travers toutes sortes de produits de consommation, l'introduire en contrebande dans des manifestations plus ou moins populaires qui s'en trouvaient d'autant plus altérées : c'était comme faire d'une pierre deux coups. Le *criollismo* en est un cas typique, mouvement hybride d'exaltation, plus ou moins naïve et béate, d'une certaine musique, d'une certaine cuisine, d'un certain costume, d'un certain langage et de certaines coutumes, comme expressions caractéristiques de la nationalité. Salazar Bondy analyse magistralement le *criollismo*, le met à nu, exhibe ses contradictions

et sa vacuité. Les Grandes Familles, propriétaires de plages, clubs, universités et collèges privés afin d'éviter la promiscuité de l'Indien, du métis, de l'Asiatique et du Noir – envers lesquels elles éprouvent un sentiment raciste –, qui ne perdent pas une occasion de s'enorgueillir de lignages supposés, sont à la fois les défenseurs enflammés de ce qui est *criollo* (la valse, la *butifarra*<sup>1</sup> et le culte de Santa Rosa mêlés). Le *criollismo* est de fait le grand instrument de diffusion populaire du mythe de l'Arcadie.

Salazar Bondy établit également de quelle façon le mythe a imprégné insidieusement la religion et comment, par son biais, il endort et aliène les fidèles, comment, pour servir les objectifs de la caste, l'Église péruvienne s'accommode de la licence et de l'injustice sociale, et mène une offensive morale incessante contre la remise en cause du système. Dans un autre chapitre, il explique tout aussi brillamment les limites de l'art pictural colonial, né le dos tourné au pays et par l'intermédiaire duquel la caste s'emploie à vivifier le mythe.

Pour étayer le mythe, il fut également nécessaire que la critique littéraire s'égare, qu'elle

1. Sandwich typiquement péruvien, à base de jambon, d'oignons et de piment doux.

divinise les auteurs dont les œuvres le servaient, et relègue dans l'oubli ceux qui témoignaient sincèrement de la réalité du Pérou. Salazar Bondy loue González Prada, l'iconoclaste à la conduite exemplaire et à la prose lapidaire, José Carlos Mariátegui, le premier penseur marxiste péruvien, et propose une interprétation magistrale du poète José María Eguren "qui oxyda toute la ferraille de Chocano avec la ténacité de la brise" et "préféra se fondre dans la brume, être une imprécision de plus dans le milieu environnant, exprimer la quintessence de l'irréalité liménienne jusqu'à en extraire les sucs substantiels". Il mentionne également dans son magnifique essai un camarade de sa génération, le poète Carlos Germán Belli, qui dans sa poésie faite de pathétisme, de dérision et de douleur animale donne la représentation lyrique la plus authentique de la misère matérielle et morale de "cette Bétique pas belle du tout", comme il nomme Lima.

Lucide, profondément ancré dans la réalité, original, *Lima l'horrible* est un livre à la violence constructive.

MARIO VARGAS LLOSA

*Pour me dire que je suis encore en vie  
répondant par chaque pore de mon corps  
au pouvoir de ton nom ô Poésie.*

Lima l'horrible, 24 juillet ou août 1949

CÉSAR MORO<sup>1</sup>

[*La Tortuga ecuestre*]

LIMA fut fondée voici 429 ans. Mais bien avant, à l'endroit exact où elle s'étend, vivaient ces hommes dont les restes ont été exhumés des cimetières de Huallamarca et d'Armatambo<sup>2</sup>, que très peu osent appeler Liméniens puisque ce privilège n'est accordé qu'aux natifs de la ville dessinée une chaude journée de janvier par l'épée de Francisco Pizarro. Du Rímac, du *fleuve qui parle*, seul le nom abrégé est

1. César Moro (1903-1956), poète et peintre surréaliste péruvien, auteur notamment des recueils *Le Château de grisou* (1943) et *La Tortuga ecuestre* (1957).

2. Huallamarca et Armatambo sont deux sites archéologiques préhispaniques, situés dans la ville de Lima. Le premier se trouve dans l'actuel quartier résidentiel de San Isidro et le second sur la rive gauche de la basse vallée du fleuve Rímac.

demeuré; des caciques, la mémoire délétère antérieure à la célébrité; des temples, palais et nécropoles, les ruines que l'onction de quelques-uns aujourd'hui restaure; de son art, les poteries et tissus que le goût exquis du collectionneur promeut. À la place de cette vie antérieure si solidement enracinée a été érigée la ville espagnole qui verrait les guerres civiles des conquistadors galonnés, le bourdonnement des intrigues à la cour de la vice-royauté, les patriotes conspirant dans leurs barbes et, plus tard, au sein de la même période – à peine un battement de cils à l'échelle de l'Histoire –, la querelle éphémère du pouvoir républicain, l'invasion étrangère, les dictatures aveugles entrecoupées de furtifs répit civiques.

Lima a reçu toutes sortes d'éloges. D'insupportables adjectifs laudateurs ont servi à valoriser jusqu'à ses défauts, lui inventant un passé chatoyant qui occulte l'indifférence avec laquelle elle a tant de fois tourné le dos au pays qui se trouvait dans une situation dramatique et qu'elle était incapable de présider avec justice. C'est la Perricholi<sup>1</sup> – dont l'humanité

1. La Perricholi est le surnom de la comédienne Micaela Villegas (1748-1819), connue principalement pour avoir été la maîtresse du vice-roi, Manuel de Amat y Juniet.

a disparu derrière un épais brouillard de bonne, mauvaise et très mauvaise littérature – qui contient sa personnalité tout entière, sans le peuple qui, loin



du tumulte et de la langueur blasée, a lutté quatre siècles durant contre sa mise à l'écart du dialogue historique. Ici toutefois, à Lima, tels des pèlerins accourus des quatre coins du Pérou, les provinces se sont unies et, grâce à leur présence souvent déchirante, elles reproduisent maintenant dans une imagerie urbaine multicolore le deuil de la nation : sa fracture abyssale en deux destinées contraires, en deux camps opposés et, semble-t-il, ennemis. Comment adhérer, dans de telles conditions, au rêve évocateur de la période coloniale, imposé de façon péremptoire à la ville, un rêve engourdissant, antinational et tenace.

Toute ville est un destin parce qu'elle est à l'origine une utopie, et Lima n'échappe pas à la règle. Même si des immeubles gigantesques l'aveuglent et si une foule désormais

La maison de la Perricholi, 1868.